

“ ses classes, s'il n'eût préféré la lecture à l'étude de la langue latine.”

Un jour, les élèves du Séminaire imaginèrent de faire une chambre d'assemblée et des élections; ils se divisèrent en deux camps et se préparèrent à la lutte. Le jour de l'élection arrivé, le jeune Papineau, qui n'avait alors que treize ou quatorze ans, et que le parti de l'opposition avait choisi pour son chef, monta à la tribune. Voici comment M. de Gaspé apprécie ce premier effort oratoire :

“ Je l'ai souvent entendu depuis tonner dans son parlement provincial contre les abus, la corruption, l'oligarchie, mais je puis certifier qu'il n'a jamais été plus éloquent qu'il le fut ce jour-là. Les prêtres du Séminaire s'écriaient : c'est son père! c'est tout son père! Quel champion pour soutenir les droits des canadiens, lorsqu'il aura étudié les lois qui nous régissent! Et les messieurs Demers, Lionnais, Bédard et Robert, qui rendaient ce témoignage, étaient des juges compétents.”

Le jeune Papineau n'eût pas de peine à choisir la carrière où l'appelaient la destinée; il se décida à étudier le droit. Il n'était pas encore reçu, lorsque l'opinion publique, qui avait déjà les yeux sur lui, l'appela à représenter le comté de Kent (maintenant Chambly) en 1809. Il prit immédiatement part aux débats et se rangea naturellement sous le drapeau national et la direction de M. Joseph Papineau, son père.

Mais lorsqu'éclata la guerre de 1812 entre l'Angleterre et les Etats-Unis, M. Papineau, malgré sa répugnance à lutter sur le champ de bataille pour un gouvernement qu'il combattait sur l'arène parlementaire, prit les armes et servit, comme capitaine, pendant toute la guerre jusqu'en 1815 et montra beaucoup de loyauté et de courage.

Il eut l'occasion, aussi, de donner une idée frappante de la hauteur de ses sentiments et de la générosité de son caractère. Il commandait la compagnie qui avait été chargée d'accompagner les prisonniers américains jusqu'à Montréal; la bande ayant commencé à jouer par dérision le “Yankee Doodle” il sortit des rangs et refusa d'y entrer avant que la bande eût cessé de jouer un air qui était une insulte pour des vaincus.

Lorsque la Chambre se réunit, au mois de janvier 1815, à la fin de la guerre, elle choisit M. Papineau pour son président, à la place de M. Panet; il avait vingt-huit ans. C'est alors que commença réellement la carrière politique de M. Papineau, qu'il prit le commandement de cette phalange héroïque, dont le courage et le dévouement donnèrent au monde entier l'exemple sublime de l'enthousiasme national uni à la loyauté, et démontrèrent qu'on ne pourrait jamais faire des descendants de la France, en Amérique, une race d'esclaves.

Il m'est impossible de suivre le grand orateur, pas à pas, dans cette voie glorieuse, où nos pères furent toujours fidèles à son drapeau, comme ils avaient été fidèles à celui de Montcalm et de Lévi; l'espace me manque pour rappeler toutes les phases de cette grande lutte, dont le souvenir vivra éternellement dans la mémoire du peuple canadien.

Ce ne fut plus contre les balles et les boulets que ces hommes eurent à lutter, mais la résistance n'en fut pas moins glorieuse; s'il faut du patriotisme et du courage pour braver le feu et la mort sur le champ de bataille, il n'en faut pas moins pour combattre, pendant trente ou quarante ans, contre les embûches, les séductions, la haine et le fanatisme d'un vainqueur insolent, pour subir sans défaillance toutes les humiliations et les avanies, à la vue des récompenses brillantes offertes à la trahison.

La justice souillée par toutes les infamies; la défection protégée par le pouvoir; la domination de la Chambre d'Assemblée par un Conseil Législatif et des Conseillers irresponsables et antipathiques à tout ce qui était français et catholique; les places, les honneurs et les gros salaires prodigués à une misérable faction, au détriment des droits de la majorité; la proclamation audacieuse des projets les plus effrontés d'anglification; l'infériorité de tout ce qui n'était pas anglais et protestant passée à l'état d'axiome; la violation constante de toutes les lois constitutionnelles et parlementaires et de tous les droits, qui nous avaient été garantis par les traités; le contrôle sur les subsides et la dépense publique refusé à la Chambre d'Assemblée; la violence, les insultes, les humiliations, l'emprisonnement, les outrages de toutes sortes dirigés contre des hommes qui ne voulaient pas baisser le front ignominieusement; enfin une nationalité cimentée dans le sang des braves et des martyrs, et sorti victorieuse d'un siècle de combats et de souffrances indicibles.... foulée aux pieds de proconsuls avides, livrée à une bande de corbeaux affamés..... Voilà le lugubre tableau que l'histoire déroule aux regards pendant un demi-siècle, et surtout depuis 1810 à 1837.

Un jour vint, où l'Angleterre effrayée de l'attitude de la Chambre d'Assemblée, que soutenait la population, parut vouloir lui accorder ce qu'elle demandait; mais il était trop tard. La jeunesse, dont le sang bouillonnait, depuis longtemps, dans les veines, soulevait le sentiment national et poussait M. Papineau sur la pente de la violence.

Ce n'étaient plus des lambeaux de concessions qu'il fallait au peuple, c'étaient les fameuses 92 résolutions préparées par M. Papineau, lui-même, et rédigées par M. Morin.

Des assemblées enthousiastes avaient eu lieu sur plusieurs points du pays; M. Papineau y avait été acclamé au milieu des ovations les plus patriotiques; les Fils de la Liberté et le Doric Club en étaient venus aux mains; le parti anglais avait attaqué la maison de M. Papineau; les événements se précipitaient avec une aveugle fatalité. On marchait à grands pas vers l'insurrection, sans en calculer les conséquences, sans organisation, sans préparation. Des mandats furent lancés contre les chefs du parti national: ce fut le signal de la révolte.

L'insurrection victorieuse à St. Denis, écrasée à St. Charles, se terminait par la mort d'un grand nombre de nos malheureux compatriotes sur l'échafaud, et donnait enfin au parti anglais l'occasion, le prétexte depuis si longtemps désiré, d'opérer l'Union du Haut et du Bas-Canada.

M. Papineau était à St. Denis, le 22 novembre 1837; il partit quelques minutes avant le combat, sur les instances de M. Nelson et de ses partisans, qui ne voulaient pas exposer inutilement une vie précieuse dans les circonstances critiques où se trouvait le pays. Ils lui représentèrent qu'ils étaient les bras du mouvement, mais que lui en était la tête et qu'ils auraient besoin de lui s'ils réussissaient.

Après la défaite des Canadiens à St. Charles, M. Papineau, dont la tête était mise à prix, s'enfuit aux Etats-Unis.

On lui a reproché de n'être pas resté au milieu de ceux, que son éloquence avait armés et jetés dans la révolte pour partager leur sort et leurs périls et mourir, comme il avait vécu, à la tête de ses compatriotes. Il faut avouer que ce rôle aurait été plus glorieux, plus héroïque, mais il n'était pas nécessaire, et on s'accorde à reconnaître que c'est celui qu'il aurait suivi, si on ne l'eût forcé de céder à des considérations élevées.

Pour ceux qui n'ont d'autre politique que le fait accompli et qui jugent une entreprise par son succès, l'insurrection de 1837 est une folie, dont ils font tomber la responsabilité et le discrédit sur M. Papineau. D'abord, cette insurrection n'a pas été le résultat d'une organisation, d'un projet mûri et accepté d'avance. M. Papineau aurait voulu rester sur le terrain constitutionnel, où il avait toujours combattu, et quelques jours encore, avant la bataille de St. Denis, dans la grande assemblée tenue à St. Charles, il avait conseillé la prudence et la modération, et il avait déclaré que le meilleur moyen de faire céder l'Angleterre, était de ne rien acheter d'elle. Mais le Dr. Nelson, qui était dans la foule, s'écria avec énergie: “Moi je diffère d'opinion avec M. Papineau: je dis que le temps est venu; je vous conseille de mettre de côté tous vos plats et vos cuillers afin de les fondre et d'en faire des balles.”

La résistance aux mandats d'arrestation lancés contre les principaux agitateurs a été le principal fait de l'insurrection et elle s'est circonscrite dans des limites très restreintes.

Plusieurs sont d'avis que l'adoption et la proclamation des 92 résolutions par M. Papineau a été une faute, qu'il aurait dû suivre le conseil d'une partie des membres du District de Québec et ne pas tout demander à la fois, lorsque l'Angleterre se montrait disposée à faire quelques concessions.

Mais trente et quarante années de déceptions et de patience avaient aigri la population; la jeunesse, qui entra alors dans l'arène, était impatiente, pleine d'ardeur et de patriotisme, elle voulait tout ou rien: les 92 résolutions furent l'écho de la volonté et des sentiments du peuple.

C'est M. Papineau, sans doute, qui avait amassé la tempe qui finit par éclater; c'est lui qui de sa parole ardente et passionnée avait embrasé les cœurs et enflammé les imaginations; c'est lui enfin qui avait donné au peuple l'exemple de la résistance à la tyrannie! Mais va-t-on lui faire un crime de ce qui est et sera son principal titre de gloire aux yeux de la postérité reconnaissante? Serait-ce à dire que dans la crainte de trop enflammer la population, de lui inspirer trop d'enthousiasme pour sa conservation et son honneur national, il aurait dû comprimer les nobles élans de son âme, les inspirations de son éloquence, sa haine du fanatisme et de la tyrannie? Serions nous plus honorés, plus grands aux yeux des nations, si, sacrifiant sa patrie à son ambition, Papineau eût vendu son talent et son influence, si, baisant la main, qui frappait ses compatriotes, il eût accepté ignominieusement les dons et les faveurs dont on aurait payé sa trahison. S'il a commis une folie, honneur à cette folie! car il n'y a que les grands hommes qui s'en rendent coupables, et il n'y a que les nations abâtardies qui ne la connaissent pas. Folie du dévouement et du patriotisme! Heureux les peuples qui en sont possédés! car c'est elle qui écrit les plus glorieuses pages de leur histoire; c'est elle qui imprime sur leur front le cachet de la grandeur et de l'immortalité

et empêche l'humanité de se vautrer dans la boue du matérialisme et de l'abjection.

Mais allons! Je me laisse emporter par les souvenirs entraînants de cette époque; achevons de parcourir l'illustre carrière qui nous occupe.

Après avoir passé deux ans aux Etats-Unis, M. Papineau se rendit en France, où il vécut pendant huit ans, dans l'étude, la réflexion et l'intimité de quelques-uns des hommes les plus distingués de Paris, tels que Béranger, Cormenin, Lamennais, etc., etc.

Lorsque M. Papineau revint de l'exil en 1847, les choses étaient bien changées en Canada; quelques-uns des jeunes gens, qui avaient marché à sa suite, avant 1837, étaient devenus des hommes et travaillaient à faire au Bas-Canada une place honorable dans la nouvelle constitution. Le peuple, qui n'avait pas oublié son ancien chef, l'envoya siéger dans le Parlement uni. Mais cette dernière phase dans la vie politique de M. Papineau est bien pâle à côté de celle que nous venons de retracer; il voulut reprendre sa carrière où il l'avait laissée; or, huit années avaient creusé un fossé profond entre ces deux époques. La première fois qu'il prit la parole dans la nouvelle chambre, on aurait dit qu'il continuait un discours interrompu par les événements de 37; aussi sa voix resta sans écho; on préférerait le grand ministre au grand orateur, Lafontaine à Papineau.

M. Papineau s'était fait des habitudes, un langage et une attitude qui ne convenaient plus sous un gouvernement responsable, au milieu d'hommes paisibles qui, acceptant avec résignation le nouvel ordre de choses, n'avaient d'autre but que d'en tirer le meilleur parti possible.

M. Papineau croyant que son rôle était fini, laissa la politique en 1854 et se décida à passer le reste de ses jours dans la retraite, l'étude et les tranquilles jouissances de la vie de famille.

Il passa l'hiver à Montréal et l'été dans sa magnifique résidence de Montebello, où ses amis et beaucoup d'étrangers distingués trouvent une hospitalité qui rappelle les plus beaux temps de la société française.

Lorsqu'on le rencontre sur sa route, on ne peut se lasser d'admirer ce beau vieillard qui porte si fièrement ses quatre-vingt-trois ans; on met instinctivement la main à son chapeau, tant il y a de noblesse et de cordialité, de majesté et de sympathie dans cette grande figure! On voit qu'il était fait pour les grandes luttes, les grandes choses, comme ces héros dont la peinture ou la statuaire nous a transmis les traits.

Ne soyons pas jaloux des hommages rendus à une de nos illustrations les plus pures, les plus honorables, à une vie dont le désintéressement, le patriotisme et la sincérité sont incontestables. M. Papineau n'était pas riche; pendant quinze ans il n'avait pour ainsi dire que son salaire de Président de la Chambre pour vivre d'une manière digne de sa position et de sa réputation et faire honneur aux étrangers qui le visitaient; et cependant il n'a jamais fléchi devant le pouvoir; il n'a jamais hésité à risquer ses moyens d'existence plutôt que de refouler au fond de son âme les flots d'indignation qui en débordaient.

L'histoire qui rapetisse tant de noms ne fera que grandir le sien; elle dira qu'il fut le premier de son époque par la noblesse du caractère, l'énergie du patriotisme et la constance politique, comme il fut le plus remarquable par la force de l'éloquence et la hauteur de l'intelligence.

Les discours écrits que M. Papineau nous laisse ne donnent pas une idée exacte de son éloquence et de l'effet qu'il produisait sur la Chambre et les masses. A l'exemple de beaucoup d'orateurs, M. Papineau est un médiocre écrivain; son style diffus rempli d'incidences interminables, qui se croisent et se débattent avec fracas, rend la lecture de ses écrits peu agréable. Il était essentiellement orateur, improvisateur, il lui fallait l'action, la lutte, l'imprévu, le peuple ou ses députés pour auditoire, pour mettre en jeu tous les ressorts de son éloquence et faire vibrer les cordes harmonieuses de son âme.

Lorsque, laissant subitement le fauteuil présidentiel, il s'avancit au milieu de l'enceinte législative, et de sa voix vibrante et de son geste grandiose et de son regard terrible lançait contre les ennemis de son pays ses éloquents philippiques, les gouverneurs tremblaient sur leur trône et la majorité fière de son chef et de son orateur l'acclamait avec enthousiasme.

Et lorsqu'il allait de campagne en campagne, jetant partout des paroles de feu, des éclairs d'éloquence, quelles ovations! Quelles processions, quelles joyeuses manifestations! On déployait les drapeaux; les femmes agitaient leurs mouchoirs; les enfants lui jetaient des bouquets; et tous n'avaient qu'une voix pour crier: vive Papineau! Et ce respect, cette admiration universelle et cette confiance générale qui l'ont entouré pendant vingt ans, tout cela était spontané, volontaire.

M. Papineau avait l'intelligence des grands principes qui font la base des sociétés modernes, et il faisait plutôt